

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32147ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1999). Pour non-liseurs. *Liberté*, 41(1), 130–136.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pour non-liseurs

ROBERT MELANÇON
MARYSE BARBANCE
FRANÇOIS HÉBERT
HENRI GABRYSZ

Le printemps du sacre

Je ne crois pas qu'on se soit avisé de ce qui constitue peut-être le caractère le plus singulier de la poésie de Paul-Marie Lapointe: le refus de la monumentalisation de l'écrit, le refus de la fossilisation de l'écriture dans ce qu'on appelle une « œuvre », c'est-à-dire une totalité close, achevée, arrêtée, définitive. C'est un vieux rêve des écrivains. Horace, il y a 2 000 ans, à la fin du III^e livre des *Odes*: *Exegi monumentum aere perennius / Regalique situ pyramidum altius...* Bien d'autres l'ont redit après lui, non des moindres. Ronsard: *Plus dur que fer j'ai fini cet ouvrage...* Shakespeare: *Not marble, nor gilded monuments / Of princes shall outlive this powerful rhyme...* Cela, cette immense ambition — cette vanité immanquablement déçue — d'édifier une architecture verbale que rien n'entamerait — plus durable que bronze, plus dure que fer, plus lisse que marbre —, de s'enfermer dans un tombeau maçonné de phrases, Paul-Marie Lapointe le refuse sans équivoque. Il l'a dit à maintes reprises. Dans un entretien, au moment de publier une épopée prodigieuse de langage, *écRiturEs* (Montréal, L'Obsidienne, 1980), qu'on a si mal reçue, si peu lue (et c'est bien dommage pour ce « on » qui n'a pas reçu ni lu): « Ça m'inquiète beaucoup aussi qu'à un moment donné on ait "ses" lecteurs.

Par exemple, il ne faudrait pas qu'*écRiturEs* soit abordé comme un autre livre de l'auteur appelé Lapointe, Paul-Marie. Le lecteur risquerait alors d'être cruellement déçu ». Il vient de le redire en plaçant en épigraphe au *Sacre* (l'Hexagone, « Poésie ») une phrase de Georges Perec : « Uniquement préoccupée de ses grandes majuscules (l'Œuvre, le Style, l'Inspiration, la Vision du monde, les Options fondamentales, le Génie, la Création, etc.), l'histoire littéraire semble délibérément ignorer l'écriture comme pratique, comme travail, comme jeu ». L'idéologie de l'Œuvre à majuscule occulte la force sauvage de libération que comporte le langage dès lors qu'on ne l'asservit pas à l'immense redite de ce qu'on sait déjà, au radotage des journaux, des discours politiques, de la publicité, de la littérature, au murmure incessant du « discours social », au narrable et à l'opposable, au scriptible et au dicible, au recevable qui est toujours déjà reçu, déjà dit, déjà écrit, déjà lu, déjà classé, mort par anticipation. Du *Vierge incendié* — en 1948 : il y a 50 ans et cela n'a pas pris une ride — au *Sacre* qui paraît maintenant, sans se répéter, sans jamais refaire, sans jamais s'imiter, Paul-Marie Lapointe ne s'est occupé que de cette pollinisation fabuleuse de la langue, qui est l'ivresse même de la vie, qu'on appelle poésie. Ainsi que le notait Pessoa : « Le poète est celui qui va toujours au-delà de ce qu'il peut faire ». D'évidence, Lapointe va au-delà, toujours là où on ne l'attend pas. Il faut vraiment un poète magnifique pour composer tout un livre aussi merveilleux, sans une ombre de vulgarité, en prenant comme argument le juron national : « tabarnac ». Ce n'est pas un *remake* d'*écRiturEs*, ni du *Vierge incendié*, ni de *Pour les âmes*. Les livres de Paul-Marie Lapointe, bien qu'ils soient reconnaissables entre tous, ne forment pas ce qu'on appelle une œuvre : un territoire de langage balisé à l'intention des touristes de la culture, avec des chemins de traverse à l'intention de pâles imitateurs qui croiront pouvoir se réclamer de

lui, avec des ronds-points et de larges avenues en perspective à l'intention des critiques amateurs de méthode et des historiens de la littérature qui lui trouveront un lot dans une bibliothèque-cimetière avec la petite pierre tombale d'une fiche. C'est comme dit Ponge, « le dictionnaire remis en ordre de fonctionnement », dépris ronron sans fin du discours, ouvert aux mille souffles de la vie, inspiré au sens propre. Rien n'est plus bouleversant, dans toutes les acceptions de ce mot.

R.M.

Le monde comme langage

La petite fille qui aimait trop les allumettes, de Gaétan Soucy (Boréal, 1998), nous mène aux confins de la civilisation, dans une campagne qui pourrait se situer aux fins fonds du bocage breton ou au bout d'un rang perdu. Là-bas, un père violent, bien que tendre à ses moments, élèvent deux fils « maigres et rêvassons » dont l'un se partage entre l'onanisme et le jeu avec le feu, et l'autre entre des rêveries de preux chevaliers et la lecture de dictionnaires. Les autres protagonistes ne sont pas moins intrigants : cheval, qui n'a pour nom que celui de son espèce, le Juste Châtiment que le père pleure en certaines nuits, l'homme qui, une fois l'an, amène le bouc, un quêteux, et, progressivement, un prêtre, un inspecteur des mines, quelques « putes » et « saintes vierges ». Figures qui ont ceci de particulier qu'aucune n'est nommée par un *nom propre* qui l'inscrirait comme être singulier dans la communauté humaine. Au lieu de cela, le langage, colonisé par le père, et plus précisément par l'imaginaire de ce dernier, se répercute de toute sa force dans l'âme des enfants.

Les lieux ne sont pas moins *déplacés* : une maison que l'on devine plus qu'on ne la voit et, découvre-t-on au fil de l'histoire, un certain nombre de dépendances dont une

salle de bal, une galerie de portraits, qui laissent supposer qu'en d'autres temps, des temps si reculés dans la mémoire des personnages et si désertés dans la vie actuelle qu'ils semblent appartenir à une autre époque, les lieux étaient tout autres — humainement habités ? Et, telle la marque d'une forclusion qui redit le défaut de symbolique, le bois délimitant la propriété *hors de* l'espace civilisé.

Comme en écho à cet isolement extrême, les scénarios du père sont bruts, qui oscillent entre les prières auprès du Juste Châtiment et les rituels sadomasochistes, autant de manifestations de la douleur qui, à défaut d'être partagée et contenue, s'épuise comme elle peut.

Tout aurait pu continuer dans ce lieu coupé du monde si le père n'était mort : faut-il couper le père en morceaux, le brûler, l'enterrer ? se demandent les enfants. Les voilà qui songent tout de même à se rendre au village voisin, où ils ne sont jamais allés, pour chercher un cercueil... Le contact avec la civilisation a enfin lieu.

L'intérêt du livre ne réside pas dans le style, volontairement associatif et lâche, ni dans les jeux de mots quelquefois faciles, qui donnent envie de rappeler que la liberté de la langue ne s'éprouve pas dans l'absence de règles mais bien dans leur subversion, en toute connaissance de cause, pas plus que dans l'histoire, vieille comme le monde. Non. À travers cette histoire c'est d'autre chose qu'il s'agit : du monde comme langage. En d'autres termes : le monde, et notamment les rapports entre les sexes, relève de la mise en mots, est langage, symbolisation qui, s'ils se soustraient à la parole commune au profit de l'imaginaire d'un seul (ici, le père), plongent les êtres dans l'indifférenciation meurtrière et sexuelle.

Gaétan Soucy nous ramène sans doute à ceci qui fonde peut-être tout travail d'écriture : que seule la langue partagée crée le monde humain...

M.B.

Qui proquo

Ce n'est pas pour prier que je suis allé à l'église Saint-Raphaël de l'Île Bizard, c'était par curiosité, comme Jean Basile est mort, pour voir la fresque peinte à l'intérieur par Rodolphe Duguay et représentant la mystique française Marguerite Marie en extase devant le Cœur sacré de Jésus qui saignait, tellement emportée en elle-même qu'elle en avait laissé tomber son livre pour tendre les bras en signe de piété.

En mystique, vous ne vous appartenez pas.

Ce n'était pas du grand art, il faut le dire ; c'est seulement de la religion.

J'étais en train de regarder le Cœur s'offrir à elle, et elle à lui, quand le curé est arrivé. Je lui ai demandé s'il connaissait l'auteur de la fresque. Il m'a dit qu'il s'agissait d'Ozias Leduc. J'ai froncé les sourcils : je lui ai appris qu'il s'agissait plutôt de Duguay et que l'œuvre avait été réalisée en 1920, juste avant son départ pour la France, à la suite d'une commande faite à Suzor-Coté, lequel l'avait refilée en sous-traitance à son élève. Il a froncé les sourcils. Il s'est obstiné, il voulait tant que l'œuvre fût de Leduc. Puis il a regagné la sacristie en bougonnant.

C'était peut-être un bon curé, mais il n'avait aucune compétence en histoire de l'art.

Un jour, je tombe sur un encart publicitaire dans *Le Devoir* vantant une publication dans une collection intitulée « célébrités canadiennes », sans doute subventionnée par Patrimoine Canada. L'éditeur s'appelle Lidec et l'auteur en est Lorraine Létourneau. Le livre porte sur « la religieuse cloîtrée qui fut l'une des grandes journalistes de l'époque » ; on appréciera l'anachronisme racoleur pour décrire Marie de l'Incarnation.

Or, la couverture du livre reproduit précisément le fusain, le projet de fresque, la mise au carreau de Suzor-Coté pour son disciple, représentant Sœur Marguerite Marie en extase...

Le croiriez-vous ? Pour les sceptiques, je joins la preuve en noir sur blanc.

Un livre sur Marie de l'Incarnation avec le portrait d'une autre en couverture ! Imaginez un livre sur Jacques Godbout avec la tête de Pierre Vadeboncœur en couverture ! Ou sur Jacques Ferron avec la tête de Jean LeMoyne dessus !

C'est Rimbaud qui doit bien rigoler dans la barbe de Verlaine, la preuve étant désormais établie que Je est une autre.

Dans le commerce non plus, vous ne vous appartenez pas.

F.H.



L'Été indien

Chaque année, c'est la même chose. Il y a à l'Est du Canada et des États-Unis, à l'automne, une suite de belles journées ensoleillées et chaudes, et dont on n'arrive pas vraiment à dire s'il s'agit bien de l'Été indien.

Et pendant qu'il continue à faire un radieux soleil et que personne ne semble y croire mais que tout le monde semble en profiter, les avis demeurent partagés.

Y a-t-il eu ou non gel? Les météorologues s'en mêlent et leur science ne semble pas avoir progressé mais plutôt régressé. En fait l'Été indien arrive quand la météo annonce pluvieux et nuageux, il arrive par surprise, imprévu mais tout le temps attendu. Phénomène analysé après coup, jamais durant et surtout pas avant.

Chaque fois c'est la même chose. Tous cherchent à situer l'Été indien. Mon pote et moi, on va rouler à vélo du côté de Saint-Rémi, pas loin de la réserve, on se dit à la blague que c'est dans ce coin qu'on risque de le trouver plus facilement, l'Été des Indiens.

Et puis, même au plus fort de sa force et de son évidence, chaque fois c'est toujours pareil, y en a qui sont sûrs, qui doutent encore, qui spéculent et calculent.

Et puis, pffft! parti disparu envolé, comme les canards et les oies qui forment de longues volières dans le ciel lugubre de novembre. Et chaque fois c'est le même refrain, on se demande si on a eu l'Été indien.

C'est comme la vie. Y en a plein qui passent à côté sans s'en apercevoir. Comme l'Amour, et y en a plein qui passent toute leur vie à l'attendre alors que le tapis roulant leur passe sous les pieds et l'occasion d'aimer aussi.

H.G.